

FERNAND BOULARD

MATÉRIAUX POUR
L'HISTOIRE RELIGIEUSE
DU PEUPLE FRANÇAIS
XIX^e-XX^e SIÈCLES

*RÉGION DE PARIS
HAUTE-NORMANDIE
PAYS DE LOIRE
CENTRE*

ÉDITIONS DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES
PRESSES DE LA FONDATION NATIONALE DES SCIENCES POLITIQUES
ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

**MATÉRIAUX POUR
L'HISTOIRE RELIGIEUSE
DU PEUPLE FRANÇAIS
XIX^e-XX^e SIÈCLES**

ISBN de la version numérique : 9782724685053

FERNAND BOULARD

MATÉRIAUX POUR
L'HISTOIRE RELIGIEUSE
DU PEUPLE FRANÇAIS
XIX^e-XX^e SIÈCLES

RÉGION DE PARIS
HAUTE-NORMANDIE
PAYS DE LOIRE
CENTRE

*Publiés avec la collaboration
de Yves-Marie Hilaire
et Nadine Chaline, Pierre Foucault,
Jacques Gadille, Philippe Lacoudre*

*Atlas
réalisé au Laboratoire de Graphique
de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales*

*Avant-propos
de François Furet*

ÉDITIONS DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES
PRESSES DE LA FONDATION NATIONALE DES SCIENCES POLITIQUES
ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

*Matériaux
pour l'histoire religieuse
du peuple français
XIX^e-XX^e siècles*

sous la direction de Fernand Boulard
Gérard Cholvy, Jacques Gadille et Yves-Marie Hilaire

Le chanoine Fernand Boulard est décédé en 1977, peu après la remise du manuscrit aux éditeurs. Le travail de révision de cet ouvrage a été effectué sous la direction d'Yves-Marie Hilaire, avec le concours de Philippe Lacoudre. L'œuvre du chanoine Boulard sera continuée par ceux qu'il avait associés à son entreprise. Afin de couvrir l'ensemble du territoire français dans les cadres et selon les méthodes définis lors de la réalisation de ce premier volume, trois autres sont en préparation. Les directeurs de ces ouvrages tiendront le plus grand compte des remarques qui pourraient être faites à propos du premier volume.

Les chercheurs qui continuent cette entreprise collective, dans le cadre du Groupe de Recherches Coordonnées n° 2 du Centre National de la Recherche Scientifique, s'associent au témoignage de gratitude exprimé par le chanoine Boulard envers ses collaborateurs au moment de remettre aux éditeurs le manuscrit de ce premier ouvrage — témoignage que nous tenons à reproduire au seuil de ce livre : « Ce long travail eût été impossible sans le concours de multiples collaborateurs bénévoles. Qu'ils soient ici chaleureusement remerciés. L'un d'entre eux, en toute justice, doit cependant être cité à part : l'abbé Pierre Bizeau, archiviste diocésain de Chartres, dont le nom figure en de nombreux tableaux de plusieurs diocèses. F.B. »

ISBN 2-7132-0783-5 (EHESS)
2-7246-0457-1 (FNSP)
2-222-02952-X (CNRS)

© 1982 Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris
Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris
Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, Paris

Imprimé en France

SOMMAIRE

Avant-propos, par F. Furet	9
Sociologie et histoire religieuses de la France aux XIX ^e et XX ^e siècles : introduction générale, par F. Boulard et J. Gadille	11
Présentation du premier volume, par F. Boulard	39
Notes documentaires et techniques	41
I. <i>Dossiers diocésains</i>	59
Région de Paris	61
Région Haute-Normandie	101
Région Pays de Loire	113
Région du Centre	149
II. <i>Matériaux</i>	187
Région de Paris	189
Région Haute-Normandie	295
Région Pays de Loire	313
Région du Centre	421
III. <i>Atlas</i>	529
Avertissement	531
Région de Paris	539
Région Haute-Normandie	555
Région Pays de Loire	561
Région du Centre	579
Index	607
Table des matières	633

AVANT-PROPOS

J'ai connu le chanoine Boulard quelques années avant sa mort, au hasard d'un travail sur l'histoire de l'alphabétisation en France. De lui, je ne connaissais alors que la fameuse carte de la pratique religieuse au milieu du XX^e siècle, qui est un des documents les plus forts et les plus mystérieux sur la France et son histoire : un ouest très pratiquant, de la Mayenne au Finistère et de la Vendée au Cotentin ; une zone centrale déchristianisée qui prend en écharpe le pays, des Landes jusqu'aux Ardennes, incluant le nord-ouest du Massif Central et tout le Bassin Parisien ; à l'inverse, un arc de forte pratique religieuse qui va du Pays Basque à l'Alsace en épousant les courbes sud et sud-est du Massif Central. Cette division grossièrement tripartite du territoire national, qui est la découverte d'une vie de travail scientifique, pose tant de questions, et des questions si diverses, à tant de chercheurs, qu'elle constitue à la fois une énigme centrale et un répertoire d'énigmes. Le chanoine Boulard, qui était un savant modeste et pur, savait si bien qu'il avait tout juste légué des problèmes nouveaux aux générations qui le suivraient, qu'il reçut mes questions sans surprise, mais sans y donner d'autre réponse que de m'ouvrir ses fichiers. De là naquit l'idée de les publier. Je le lui avais promis, les voici.

Il en avait corrigé une partie en vue de ce livre — cette partie qui a été publiée en 1976 par les *Annales*. Il est mort avant d'avoir pu revoir l'ensemble des données que présente aujourd'hui ce premier volume des *Matériaux pour l'histoire religieuse du peuple français*. Mais à me souvenir du plaisir que lui avait procuré le numéro des *Annales* de 1976, je pense qu'il aurait aimé ce monument de chiffres, de cartes et de tableaux, qui, au-delà de l'hommage à sa vie intellectuelle, met à la disposition de la communauté scientifique les trésors amassés par son érudition.

Il s'agit, dans ce premier volume, de la France du centre-ouest définie à l'est à partir d'une ligne joignant Sens à Clermont-Ferrand, et allant à l'ouest jusqu'aux diocèses de Luçon, Nantes et Laval, la Bretagne étant exclue. A l'intérieur de cet espace, le chanoine Boulard avait mis en fiches toute l'information rassemblée, aux XIX^e et XX^e siècles, par les autorités ecclésiastiques. Il s'agit des réponses des curés, dans chaque paroisse, aux questionnaires diocésains : l'évêque français, comme le préfet, est un amateur de dénombrements. L'État compte les richesses, l'Église mesure les fidélités ; ce qui intéresse le prêtre, ce sont les signes de croyance : la présence et l'assiduité à la messe, le baptême, la communion pascale, le nombre de serviteurs donnés à l'Église par le terroir. Accessoirement, le curé répond aussi à des questionnaires de moralité,

illustrant par la localisation des « vices dominants » l'utilité de son magistère, et aussi tout ce qu'il reste à faire pour chasser l'alcoolisme, le dévergondage, le « mauvais esprit ». Mais ce sont les données sur la fréquence des pratiques sacramentaires qui restent pour le chercheur les indications capitales : des conduites celui-ci remonte aux croyances, en ne cessant de raffiner cet itinéraire ambigu mais fécond qui est devenu, depuis le doyen Le Bras, la sociologie religieuse.

Or, le voyageur qui pénètre, en venant de l'est, la France du centre-ouest, croise une frontière invisible mais essentielle que ce livre ne cesse de repérer, d'observer et de décrire : celle qui sépare la France non pratiquante de la France pratiquante. D'un village à l'autre, dans un espace de moins de dix kilomètres, il traverse presque sans transition cette ligne de démarcation extraordinairement brutale. Rien, dans le paysage ou dans l'habitat ne l'en avertit, mais il passe d'un pourcentage moyen de communion pascalle de 15 % à un pourcentage de 85 %. Qu'on jette un regard à la carte générale publiée pages 536-7 : la France du centre-ouest est véritablement coupée en deux parties, l'une très pratiquante, l'autre presque pas, selon un axe nord-sud qui coupe en deux le diocèse du Mans (les deux « Sarthe » de Paul Bois), sépare ensuite celui de Tours, déchristianisé, de celui d'Angers, massivement fidèle, et coupe enfin celui de Poitiers. L'analyse détaillée par diocèse n'est que la réélaboration au niveau local de cette grande frontière de civilisation.

Elle permet aussi d'en apercevoir quelques données chronologiques, pour peu qu'on puisse remonter, de la France « d'aujourd'hui » (l'« aujourd'hui » du chanoine Boulard date déjà d'un quart de siècle), à celle du début ou du milieu du XIX^e, ce qui est le plus souvent le cas, comme en témoignent par exemple les données sur la pratique pascalle ou sur les ordinations sacerdotales par diocèse. Presque toutes ces courbes laissent apparaître, sur un ou deux siècles, une tendance générale à la baisse ; mais l'évolution est beaucoup plus chaotique que le donnerait à croire une conception linéaire de la « déchristianisation », entrecoupée qu'elle est de mouvements en sens contraire. La courbe des ordinations sacerdotales montre par exemple un affaissement particulièrement rapide, presque partout, entre 1890 et 1910-20, suivi d'une remontée très spectaculaire entre les deux guerres, qui se poursuit parfois, comme en Vendée, jusqu'en 1950. La simple statistique descriptive permet ainsi de tordre le cou à une vision naïvement linéaire de l'histoire de la croyance catholique, en même temps qu'elle amène à repenser le concept même de « déchristianisation ».

En réalité, ce livre bourré de graphiques et de tables n'apporte sous la précision des chiffres que des mystères. Derrière les évolutions chronologiques et les frontières territoriales qu'il trace, il ne pose que des questions nouvelles : sur l'origine historique des phénomènes décrits, sur leur répartition dans l'espace, enfin sur leur interprétation, c'est-à-dire leur rapport à d'autres niveaux de la vie sociale. Le chanoine Boulard a été un inventeur de problèmes, ce qui est la manière classique de faire avancer le savoir.

FRANÇOIS FURET

SOCIOLOGIE ET HISTOIRE RELIGIEUSES DE LA FRANCE AUX XIX^e ET XX^e SIÈCLES : INTRODUCTION GÉNÉRALE

1. Tableau historique de la pratique religieuse dans la France contemporaine

11. Signification d'une histoire de la pratique

L'attention des historiens et des sociologues s'est tournée aujourd'hui vers la vie du peuple et l'histoire des mentalités. Mais les domaines sont peu nombreux où l'on puisse saisir l'évolution des attitudes et des comportements collectifs, à partir de bases à la fois objectives et de caractère « sériel » permettant d'échapper au piège de l'anecdotique¹.

Les options politiques sont un de ces domaines privilégiés, mais en France, les données électorales ne commencent qu'au milieu du XIX^e siècle. Les comportements démographiques sont reflets évidents des attitudes d'un peuple, mais leur interprétation culturelle est indirecte et complexe. Les sondages d'opinion, dont l'interprétation est plus délicate qu'on ne pense communément, ne sont d'aucun secours, dépourvus qu'ils sont encore de toute dimension historique.

Tout cela peut expliquer le regain d'intérêt qu'historiens et politologues manifestent pour les observances religieuses du peuple français, sur lesquelles on dispose de séries anciennes, multipliées à travers le temps.

Pourtant, cette attention à la pratique religieuse pourrait paraître à contre-courant. Après une période d'« inflation » des études de pratique, un discrédit était devenu inévitable. Mais voici que des sociologues de la culture en redécouvrent la valeur comme indicateur et comme facteur des cultures particulières. En contraste avec une certaine dépréciation de gestes qui semblent ne pas relever d'un choix délibéré mais de l'influence déterminante du milieu, ils s'interrogent « sur l'existence d'un non-conscient collectif d'origine sociale, tel que s'efforce de l'approcher la démarche structuraliste. Associée à d'autres gestes, la pratique religieuse est l'indicateur d'une culture régionale, dont elle exprime la stabilité ou la dislocation... Réciproquement, elle assure le maintien ou la rupture de cette culture. »²

1. Par document sériel, nous n'entendons pas nécessairement un document quantitatif : il peut y avoir des rapports de nature qualitative qui, renouvelés à certains intervalles de temps, prennent, de ce fait, un caractère sériel.
2. L. Voyé, *Sociologie du geste religieux. De l'analyse de la pratique dominicale en Belgique à une interprétation théorique* (thèse de doctorat en sociologie, soutenue à Louvain en mai 1973), Bruxelles, Éd. Vie Ouvrière, 1973. On pourrait ajouter que s'il s'agissait d'une variable devenue peu significative, les instituts d'opinion publique n'en feraient pas un tel emploi — onéreux — dans un grand nombre de leurs sondages.

111. La pratique culturelle comme indicateur religieux

Il n'a jamais été prétendu — sauf dans l'imagination de quelques critiques superficiels — que la pratique religieuse était le signe privilégié, voire presque exclusif, de la foi. « La pratique — nous le répétons sans cesse, disait Gabriel Le Bras — n'est qu'un signe qui requiert des interprétations attentives. Elle a, nous l'avons indiqué, une valeur sociale plus que profondément et proprement religieuse. Par elle, nous ne pouvons mesurer la foi, ni bien connaître les mœurs. Pour apprécier la religion personnelle des habitants d'un village, les actes de la pratique auxquels on se réfère communément sont des indices ambigus. »

Ces lignes de l'initiateur de ce courant nouveau de la sociologie religieuse, qui connut une si large audience, sont extraites de son ouvrage posthume, *L'église et le village*, synthèse de ses quarante années de recherche, qu'il laissa rédigé lors de sa mort en 1970³.

La foi suppose une communauté où elle puisse se partager et croître. La croyance, quand elle devient foi, est une intériorisation personnelle, responsable, mais qui croît sur un fonds social, sur un « terreau » qui la porte. « L'idéal » d'une foi uniquement personnelle est un leurre aux yeux de la sociologie et une erreur aux yeux de la théologie, car la foi se vit en Église. La foi suppose, non pas forcément un milieu chrétien majoritaire dans la société, « un pays chrétien », mais un terreau chrétien, qui peut parfois se réduire à une petite communauté, pourvu qu'elle soit communauté et pas seulement un agrégat de pratiquants.

Ce qu'on cherche à mesurer, quand on mesure la pratique religieuse, ce n'est donc pas la foi, mais le terreau, le support que la culture fournit à la vie religieuse des personnes et des groupes.

Conclure de tout cela, non sans quelque sentiment de supériorité, qu'il s'agit de pratique « sociologique », et n'estimer acceptable que la pratique qui naisse d'une conviction purement personnelle, serait témoigner d'une observation bien courte. Car même la non-pratique est également « sociologique ». Quand, au diocèse de Bourges, les visites de 1897-1909 (voir Matériaux Bourges, tableau 18.04) révèlent dans une même paroisse de quatre cents habitants, que « presque toutes les femmes » font leurs pâques, et seulement un homme, ou bien, dans une de plus de cinq cents que cent quarante-six femmes pascalisent pour un seul homme, il est évident qu'on se trouve dans un climat social qui pèse fortement, pour les hommes comme pour les femmes, sur les libertés individuelles. Mais quand, aujourd'hui, des parents chrétiens, dans certains milieux, refusent le baptême immédiat pour leur enfant, leur démarche, qui demeure personnelle et responsable, est non moins sociologiquement influencée.

On ne saurait, inversement, considérer la pratique religieuse comme étrangère à la croyance chrétienne, comme un pur phénomène culturel. Elle est normalement une des expressions nécessaires de la foi chrétienne, une expression qu'au su de tous l'Église elle-même, par la gravité de ses lois et l'unanimité de son enseignement pendant des générations, a mise en un relief singulier, voulant exprimer par là une conviction qui lui est essentielle, à savoir que le salut spirituel de l'homme n'est pas fondamentalement l'œuvre de ses mains, mais est « reçu », sacramentellement, dans la foi au Christ.

3. G. Le Bras, *L'église et le village*, Paris, Flammarion, 1976, p. 186.

112. La pratique religieuse comme indicateur culturel

La valeur sociologique de la pratique est d'être un indicateur privilégié de l'imprégnation chrétienne des cultures particulières et un révélateur des degrés divers d'appartenance d'un ensemble social à l'Église catholique.

Et cependant, ces gestes religieux extérieurement les mêmes, lorsqu'on les observe sur longue période comme nous faisons ici, il est évident — et nous en donnons nous-même des exemples ci-après — qu'ils ont plus d'une fois changé assez notablement de signification au cours du temps. Mais si l'indicateur change de signification, quel intérêt conserve son observation sur longue durée ?

La réponse essentielle qu'il faut faire à cette interrogation est celle des faits observés : des ensembles régionaux, des milieux sociaux conservent — dans les changements mêmes de niveau ou de signification de leurs pratiques — une identité, une « personnalité » reconnaissable à travers les années, et même les siècles. C'est que la forme d'un geste religieux (messe dominicale, mariage religieux), de même que son contenu, sa signification, peuvent l'un et l'autre demeurer identiques dans la durée, ou bien évoluer, et le faire en des sens opposés ; forme et contenu demeurent toutefois en interdépendance. Une forme persistante peut changer progressivement son contenu, mais la continuité de la forme, surtout quand s'y attache une connotation affective, permet que l'évolution du contenu s'opère sans vraie rupture.

C'est ce qui peut rendre compte de maintes observations tirées de ces dossiers. Et notamment des suivantes :

a. La vigueur des frontières géographiques que révèle la carte religieuse⁴, avec, quand on passe d'un côté à l'autre de la frontière, des chutes de niveau impressionnantes, sur l'espace parfois de quelques kilomètres : du canton de Bais (diocèse de Laval) sis à l'extrémité de la région ouest de la France, jusqu'à celui de Ballon (diocèse du Mans), il n'y a pas cinquante kilomètres, et l'on tombe de 81 % de pascalisants de plus de 20 ans, à 17 %, niveau qui se maintiendra ensuite vers l'est, sur près de cinq cents kilomètres, jusqu'aux frontières de la Lorraine ; avec une extraordinaire stabilité de ces frontières pendant plusieurs générations, combinée, pour ce qui est de l'intensité, avec quelques mouvements de longue amplitude, discernables à long terme (conclusion de presque tous nos dossiers) — stabilité qui faisait écrire à Gabriel Le Bras en 1956 : « Pourquoi ces contrastes violents qui, sur des centaines de milliers de kilomètres carrés, affectent des millions d'hommes ? Aucun civilisé n'imputera au hasard d'aussi énormes et discordantes solidarités. »⁵

b. Les clivages fortement marqués entre les comportements religieux des sexes, dans un même lieu, au terme du même enseignement catéchétique et homélitique, sous la conduite des mêmes pasteurs.

c. La permanence du comportement des classes d'âge (les anciens, les jeunes) à travers les générations successives, avec seulement de lentes ondulations sur longue durée : on pourra observer, au dossier Orléans (doc. 45.10), la longue séquence de la pratique des

4. Carte des pascalisants adultes (par canton), hors-texte de F. Boulard, *Premiers itinéraires en sociologie religieuse*, 2^e éd., Bruxelles, Éd. Vie Ouvrière, 1966. Des exemplaires remis à jour en 1976 peuvent être consultés aux Archives Boulard, déposées au Séminaire Saint-Sulpice, 6, rue du Regard, 75006 Paris.

5. G. Le Bras, *Sociologie des religions. Tendances actuelles de la recherche*, Paris, Unesco, 1956, p. 10.

jeunes gens et des jeunes filles sur tout un siècle, ou celle du diocèse de Bourges sur un demi-siècle (doc. 18.12), alors que cette classe d'âge se renouvelle entièrement en sept ou huit ans.

d. Les clivages entre milieux socio-professionnels, qu'on arrive à percevoir une fois ou l'autre en ces dossiers, malgré l'extrême rareté des données sur ce sujet en perspective socio-historique...

Tous ces faits tangibles, continuellement vérifiés, stables dans le temps, démontrent avec éclat la valeur significative de cet indicateur qu'est la pratique culturelle. Le poids sociologique des divers gestes religieux peut se modifier, la signification culturelle d'un rite lentement évoluer : tout cela semble ne pas affecter fondamentalement l'identité culturelle d'une collectivité, ni même la permanence, dans le rite considéré, d'un sens plus profond que ses significations transitoires.

La messe dominicale, obligation canonique cautionnée par l'autorité politique elle-même (comme au XVIII^e siècle), peut se muer en un besoin spontané de rassemblement pour la collectivité communale (comme généralement au XIX^e siècle), puis se réduire à une simple assemblée des pratiquants regardée du dehors par les autres habitants (comme souvent aujourd'hui dans les régions de pratique très minoritaire) : aux yeux mêmes des non-pratiquants du lieu, elle garde fondamentalement son sens de célébration du dimanche, pour le compte de tous. En sont témoins les démarches insistantes des municipalités pour conserver un curé résidant et la messe dominicale, et les sacrifices financiers écrasants qu'elles consentent pour entretenir leurs églises. Une conception communautaire du dimanche se révèle ainsi, identique à elle-même, dans une large mesure, à travers ces déplacements de la signification du geste religieux.

Aujourd'hui, les rythmes et les formes de la pratique sont en mutation rapide sous nos yeux. Loin de signifier que cet indicateur est devenu sans valeur, sa sensibilité même à la conjoncture nouvelle en démontre éloquemment l'intérêt. « Ce n'est pas au moment où le thermomètre indique l'accès de fièvre, écrivait plaisamment le P. Mols, qu'il est raisonnable de ne plus s'en servir. »⁶

C'est pourquoi l'effort considérable qui a abouti à cet ouvrage devait être entrepris. Établir des constats précis de la situation religieuse, constats soigneusement localisés et datés, avec toute la rigueur possible, est apparu, vu l'importance de l'indicateur en cause, comme un préalable nécessaire à un discours crédible sur la « déchristianisation » de la société française.

12. Exigences méthodologiques

121. Les sources

La source absolument prédominante de ces documents, ce sont les réponses des curés aux questionnaires de visites pastorales. Ces visites, effectuées par l'évêque, parfois par le vicaire général ou le doyen, se font en principe régulièrement dans chaque paroisse, tous les trois, quatre ou cinq ans, selon un rythme propre à chaque diocèse. Elles sont traditionnellement accompagnées d'un questionnaire à remplir. Mais ces questionnaires remplis n'ont pas toujours été conservés : une série continue comme celle du diocèse d'Angers, ou comme celle, au point de départ plus récent, de Nevers, c'est une fortune

6. « La pratique dominicale en Belgique. Situation actuelle et évolution récente », *Nouvelle Revue Théologique*, n° 4, avril 1971, p. 424.

rare. Par incurie ou par ignorance, des destructions irréparables ont été effectuées — et continuent de l'être sous nos yeux, au moment même où une recherche coopérative sur programme (RCP 206), une des dernières initiatives de Gabriel Le Bras, tente avec l'aide du Centre National de la Recherche Scientifique un gigantesque effort de sauvetage de ces sources irremplaçables, par le moyen d'un inventaire complet de celles qui subsistent.

De ces questionnaires, on a voulu tirer les éléments statistiques ou statistifiables concernant la vie religieuse du peuple ; mais, assez souvent, on a pu les accompagner d'un commentaire contemporain, en rassemblant les réflexions spontanées des curés en marge de leurs chiffres.

Il convient d'ajouter que les formulaires eux-mêmes sont une source historique et sociologique non négligeable, en ce qu'ils sont témoins des perspectives et des sensibilités pastorales dominantes aux diverses époques⁷.

122. Quelques méthodes

C'est à cause de cette signification même de la pratique religieuse qu'il est important d'arriver à des taux aussi rigoureux que le permet la nature des sources. Et cette rigueur est plus nécessaire encore lorsqu'on a l'ambition d'établir de longues suites chronologiques et d'en dégager les tendances et les significations. Mais si, pour l'étude des niveaux actuels de la pratique, le chercheur est relativement maître de ses instruments, quand il veut scruter le passé il est strictement lié à l'état de ses sources. Or chaque visite, ou presque, lui pose des problèmes particuliers. Des séries presque sans problèmes comme celles de l'épiscopat Dupanloup à Orléans (et aujourd'hui sans problèmes, parce que ceux-ci ont été résolus à mesure par les archidiacres, qui nous ont livré des statistiques annuelles élaborées), de telles séries sont une chance probablement unique. D'ordinaire, pour parvenir à la rigueur — apparente — des unités et des décimales, il faut avoir surmonté, vaille que vaille, bien des difficultés.

L'expérience des problèmes à résoudre, maintenant tant de fois répétée (cet ouvrage, à lui seul, contient la mise en œuvre d'une centaine de visites différentes), a conduit à élaborer progressivement une méthode critique qui, à partir de données généralement frustes, voire décourageantes par leurs à-peu-près, ou, beaucoup plus rarement, par leurs grossissements, permet d'avancer, non des pourcentages rigoureux de pratique, mais des niveaux suffisamment fermes pour servir de base à la recherche ultérieure. La volonté même de ne refuser aucun jalon historique dans cette série d'étapes, quelle que soit la médiocrité des sources, a contraint à perfectionner les méthodes pour tirer parti de tous les documents de base, sauf rarissimes exceptions. La cohérence des pourcentages obtenus — qu'on voie notamment les tableaux récapitulatifs en fin de chaque dossier diocésain — est la preuve *a posteriori* que, par ces méthodes, l'ordre de grandeur véritable est atteint.

Il est utile de transcrire ici, pour la sécurité des utilisateurs comme pour l'initiation des nouveaux chercheurs, les linéaments de la méthode employée, à partir des principales difficultés rencontrées.

a. Les réponses aux questionnaires épiscopaux manquent de précision (parfois par

7. Photocopies *in extenso* des formulaires utilisés, avec les dates initiales et finales d'utilisation, seront toujours reçues avec reconnaissance. Utiliser de préférence un formulaire *rempli*, écrit lisiblement ; mais même un formulaire vierge, dont les réponses ont disparu, conserve son intérêt pour les raisons exposées ici. Les adresser à M. Noye, Séminaire Saint-Sulpice, 6, rue du Regard, 75006 Paris ; mais prendre contact auparavant, car beaucoup de formulaires sont déjà rassemblés.

insouciance, parfois par mauvaise humeur) : chiffres grossis, expressions du style : « beaucoup, assez nombreux, pas autant qu'on voudrait... », sexes ou âges non distingués... Quand, dans une série de données paroissiales suffisamment fiables, on trouve quelques réponses de ce genre, on peut parfois conjecturer les chiffres manquants sans grand risque d'erreur. La « Note documentaire et technique » II (p. 44) fournira pour cela quelques éléments de méthode. Et l'on trouvera deux cas limites concernant le traitement des données sur la messe aux dossiers de Nantes (1899-1902, p. 140) et Tours (1805, p. 145).

b. Le problème le plus épineux à résoudre — en ce qu'il affecte le plus les taux — est celui de la base d'âge qui a présidé, consciemment ou inconsciemment, aux décomptes des curés : à partir de quel âge prennent-ils en compte les « communiant » ou les participants à la messe ? Qui considèrent-ils comme « enfants », « enfants adultes », « grandes personnes », « adultes » ? Or, cette base, dans les enquêtes anciennes, n'est presque jamais indiquée. Il faut patiemment, à des indices souvent ténus, la discerner. Quand elle n'est pas indiquée par le formulaire, la « Note documentaire et technique » III (p. 51) guidera dans l'interprétation à faire.

c. Il faut ensuite évaluer la « population de référence », c'est-à-dire la fraction de même âge et sexe qui existe dans le territoire considéré. Dans le cadre d'études monographiques, on a parfois la bonne fortune de pouvoir reconstituer commune par commune les tranches d'âge à l'époque des données religieuses. Sauf en des cas tout à fait exceptionnels, comme à Chartres en 1868 et 1874, ou à Orléans pendant l'épiscopat de Dupanloup, il est évidemment impossible de recourir à ces précisions, lorsqu'il s'agit de mettre en œuvre une visite couvrant un diocèse entier. Force est donc alors de recourir à la moyenne départementale du dénombrement civil le plus proche⁸.

123. Fiabilité des résultats

L'utilisation d'un coefficient départemental introduit évidemment dans les calculs une marge d'approximation, qu'il a été possible d'évaluer pour le diocèse de Luçon en 1876-1878, grâce à deux études monographiques portant sur neuf cantons⁹. Le Tableau 1 en rend compte.

On aboutit donc, en général, à des résultats assez proches de la réalité, sauf en des cantons à structure démographique particulière (tel est sans doute le cas de Pouzauges et de Challans). Dans les régions de basse pratique, l'incidence sur la valeur absolue des taux est très faible. Dans celles de haute pratique les écarts absolus peuvent, parfois, être assez sensibles.

Une autre évaluation, qui prend en compte d'autres facteurs de distorsion, a pu être faite grâce au mémoire de maîtrise de Mme Michèle Dubois sur l'enquête pastorale de Versailles de 1834. Un nouveau recours aux procès-verbaux originaux, l'utilisation des chiffres de population du dénombrement de 1831 au lieu de ceux, approximatifs, donnés par les curés, une étude serrée des « réunions » de paroisses et de l'inclusion hypothétique de leurs chiffres de pratiquants dans ceux de la paroisse principale, surtout une discussion dialoguée de chaque cas douteux, a mené à une nouvelle série

8. On ne mentionne pas la difficulté que constitue l'absence des classes d'âge dans les recensements de la population antérieurs à 1851. Une thèse de Louvain les a « reconstruites » à partir de 1801, pour presque tous les départements français : É. Van de Walle, *The Female Population of France in the Nineteenth Century. A Reconstruction of 82 Departments*, Princeton University Press, 1974, XIX + 483 p.

9. Voir bibliographie du tableau 85.05, note 1.

Tableau 1. *Incidence du coefficient démographique sur les taux de pratique. Quelques cantons du diocèse de Luçon, 1876-1878.*

Cantons	Pascalisants							
	Hommes				Femmes			
	Nbre de 12 ans et +		Incidence sur les taux		Nbre de 12 ans et +		Incidence sur les taux	
	C*	D	C	D	C	D	C	D
Arr. de Fontenay :								
Fontenay-le-Comte	6 892	6 445	24,6	26,3	6 898	6 547	72,5	76,4
La Châtaigneraie	8 214	8 380	55,8	54,7	8 195	8 512	91,1	87,7
L'Hermenault	4 649	4 547	25,3	25,8	4 767	4 619	66,9	69,1
Maillezais	6 199	6 033	18,9	19,4	6 157	6 128	70,4	70,8
Pouzauges	6 661	7 125	74,3	69,4	6 512	7 238	94,2	84,7
St-Hilaire-des-Loges	4 271	4 227	24,1	24,4	4 183	4 294	81,0	78,9
Total	36 886	36 757	39,6	39,7	36 712	37 338	80,4	79,0
Marais Breton :								
Beauvoir	2 018	2 077	69,6	67,6	2 156	2 109	89,2	91,2
Challans	4 576	4 902	67,3	62,8	4 852	4 979	89,9	87,6
St-Jean-de-Monts	3 852	3 934	69,6	68,1	3 880	3 996	81,3	79,0
Total	10 446	10 913	68,6	65,6	10 888	11 084	86,7	82,5

* Nombre de 12 ans et plus dans le canton :

C : calculé à partir des états récapitulatifs communaux ;

D : calculé à partir de la moyenne départementale.

(Sources : voir doc. 85.05, n. 1, bibliographie.)

Tableau 2. *Enquête Versailles 1834.*

Cantons	PT 1831	% pascalisants PR selon				% messalisants		% mariages civils	
		Enquête Almanach eccl.	R H E F 1973	Mémoire 1975	1973	1975	1973	1975	
Arr. de Pontoise :									
Pontoise	16 089	9 762	10 005	11,6	10,8			2,5	2,9
Aulnay-sous-Bois	2 148	615	613	13,2	13,2	23,9	19,2	1,6	1,6
Écouen	10 465	8 989	9 187	8,9	9,1	21,9	19,2	3,3	2,9
Gonesse	5 873	4 128	4 434	6,1	5,6	8,0	7,4	2,5	2,2
L'Isle-Adam	12 476	9 074	9 185	7,3	7,2	15,1	14,3	5,4	6,3
Luzarches	10 862	6 758	6 373	6,1	7,0	15,4	15,9	4,0	6,0
Marines	14 439	13 052	13 058	8,0	8,9	15,6	15,3	6,5	5,9
Montmorency	6 194	6 170	6 194	8,0	8,0	31,5	31,4	2,4	2,0
Le Raincy	6 374	5 707	3 429	4,6	5,5	11,9	11,4	6,0	5,1
Taverny	7 342	6 501	6 377	5,1	5,2	22,8	22,6	6,4	6,7
Arrondissement	92 262	70 756	68 855	7,7	8,0	17,1	16,1	4,5	4,4

de pourcentages, qu'il est instructif de comparer avec ceux publiés dans la *RHEF*¹⁰. L'écart entre les deux séries statistiques indique, dans les basses valeurs, la marge possible d'incertitude. Cette marge est facilement plus forte dans les taux de messalisants, les données de base étant habituellement plus grossières et exigeant donc une part d'interprétation. (Voir Tableau 2.)

La conclusion est qu'on ne peut jamais espérer atteindre mieux qu'un ordre de grandeur ; également, avec une certitude suffisante, la direction — ascendante ou descendante — des mouvements de la pratique.

Qu'on ne se laisse donc pas tromper par la précision apparente des décimales dans les tableaux statistiques ici publiés. Après mûre réflexion, on s'est décidé à les livrer telles quelles sortaient des calculs, afin de ne pas ajouter arbitrairement, en arrondissant les résultats à l'unité supérieure ou inférieure, une imprécision de plus à toutes celles qu'on n'a pu éliminer. *Mais on ne peut jamais garantir les décimales, ni même toujours les unités.* Les monographies de zones limitées devront, elles, toujours partir des états récapitulatifs communaux par sexe et âge, quand ils ont été conservés.

Heureusement, la structure démographique d'un canton, mis à part des événements majeurs (immigration massive, épidémie, guerre) se modifie lentement, ce qui explique l'extraordinaire cohérence diachronique des taux pour un même canton (et, plus encore, pour un arrondissement ou une zone) qu'on peut observer dans les tableaux diocésains. En revanche, on demeurera prudent dans les comparaisons entre cantons¹¹.

13. *Quelques conclusions de sociographie historique*

Peut-on déjà dégager quelques conclusions de cette longue étude qui a regardé vivre, pendant cent soixante-quinze ans, des mondes aussi divers que Paris et « ces malheureux diocèses qui l'avoisinent »¹², Nantes et Luçon, en passant par Bourges et Limoges ?

131. Le schéma global

a. Un schéma évolutif descendant de la pratique religieuse est souvent vérifié. On se reportera, pour ces vérifications, aux diagrammes d'évolution qui clôturent l'atlas et qu'on trouve parfois même pour un diocèse mieux connu grâce à l'abondance de ses sources. Mais on constate aussi des stabilités impressionnantes (diocèse de Laval), et des cadences très diverses de la descente, et à des dates par elles-mêmes significatives — jusqu'à des effondrements rapides en quelques années (diocèses de Bourges, Moulins...).

On ne peut plus raisonnablement conserver l'image plus ou moins consciente d'une décadence religieuse récente (les « lois laïques »), ni même d'une descente sur longue période (depuis la révolution de 1789) progressive, homogène, générale. Et il faut bien constater que les facteurs d'influence nationale, ressentis partout, le sont d'une manière originale en chaque région.

b. Ce qui s'est passé au lendemain de la reprise du culte en 1802 pendant que, proba-

10. T. 59, n° 163, juil.-déc. 1973, tableau 12, p. 273.

11. Pour les problèmes méthodologiques plus particuliers, ou exigeant de plus amples développements, on se reportera aux « Notes documentaires et techniques », p. 44. Voir le document 75.02 : Méthodes de comptage des actes religieux à Paris, au XIX^e siècle.

12. Expression de Mgr Dupanloup, *Coutumier des retraites paroissiales*, p. 136, cité par C. Marcihacy, *Le diocèse d'Orléans sous l'épiscopat de Mgr Dupanloup, 1849-1878*, Paris, Plon, 1962, p. 286.

blement, se formaient des clivages fondamentaux de la carte religieuse actuelle, n'a pu être éclairé que très partiellement, malgré l'examen attentif des visites contemporaines de l'événement. Sur les vingt et un dossiers, un seul, celui de Tours, grâce à un document unique, l'enquête de Mgr de Barral en 1805, a pu projeter une lumière un peu précise et assurée sur cette période capitale. Par cette enquête et par le rapport du préfet Beugnot, de Seine-Inférieure (diocèse de Rouen, doc. 76.01), on serait conduit à penser à une fréquentation générale de la messe du dimanche dans les campagnes. Les défaillances portent sur les communions pascales.

132. Les évolutions partielles contrastées¹³

a. Le rapport entre pratique pascale et pratique dominicale est significatif d'univers religieux spécifiques : des messes sans pâques peuvent n'être qu'une forme sacralisée d'un besoin de rassemblement de la collectivité locale¹⁴. Une mutation importante s'opère en région parisienne, dans les zones urbanisées, dès la fin du XIX^e siècle, qui gagne les campagnes vers les années 1910 : les pascalisants vont désormais l'emporter en nombre sur les messalisants.

b. Le comportement des sexes, très contrasté dans les périodes anciennes, évolue nettement vers un rapprochement des taux. Le recensement dominical qui a couvert le diocèse de Versailles le 23 novembre 1975, a fait apparaître que le taux de masculinité (proportion d'hommes dans l'assemblée des pratiquants) s'établissait presque partout entre 35 et 40 % pour les plus de 25 ans ; un peu plus faible dans les doyennés ruraux, il atteignait même 50 %, soit la parité absolue de la pratique des sexes, en quelques doyennés urbains. Or, en 1907-1908, dans l'arrondissement de Versailles, ce taux était de 15,6 % ; et vers 1880, moyenne de l'ensemble du diocèse, il n'atteignait pas 11 %.

c. L'évolution religieuse des catégories socio-professionnelles est plus difficilement saisissable, faute de documents de base¹⁵. Mais les recherches sur la banlieue de Paris,

13. L'entrée principale des recherches diachroniques contenues en ces dossiers a été, pour des raisons évidentes de sources existantes, l'observation à base territoriale : paroisse, arrondissement, zone culturelle, surtout canton. C'est par rapport à cette entrée que les autres recherches sont dites ici « partielles ». Mais on pourrait imaginer une recherche globale à base d'une classe d'âge ou d'un groupe socio-professionnel et distinguer, en sous-ordre, des clivages territoriaux qui seraient alors dits « partiels ».

14. Cf. le rapport cité du préfet Beugnot : « Cette assiduité [aux cérémonies publiques du culte] déjà louable, n'est pas une règle dont on puisse se contenter pour mesurer l'influence de la religion ; la plus simple et la plus sûre consiste à calculer le nombre d'hommes et de femmes qui s'approchent des sacrements dans le cours ordinaire de la vie. » An XIII (1805). Voir doc. 76.01.

15. Signalons cependant quelques ensembles documentaires pouvant se prêter à une analyse différenciée par milieux sociaux.

Pour la bourgeoisie, l'étude de Nadine Chaline sur la bourgeoisie rouennaise au XIX^e siècle montre l'usage qu'on peut faire des livres de souvenirs familiaux et des correspondances conservées, ainsi que des actes notariaux.

Pour les milieux populaires, on pourrait utiliser les monographies de Frédéric Le Play (ses *Unions de la paix sociale*, puis, à partir de 1881, sa revue *La Réforme Sociale*) ; d'autres fonds d'archives pourraient être consultés dans cette perspective : Conférences Saint-Vincent-de-Paul (5, rue du Pré-aux-Clercs, Paris), Œuvre de Saint-François-Régis (depuis 1826, pour la régularisation chrétienne des mariages).

De façon générale, on pourrait utiliser, dans les diocèses où ils ont été prescrits (par exemple Arras, Versailles...), les « Registres de paroisse », registres d'historiographie paroissiale à la charge du curé. L'étude des délais de baptême peut parfois être menée de façon éclairante selon la profession du père (étude de Mme Chaline sur le diocèse de Rouen). En procédant selon le même clivage socio-professionnel, les mentions de dispense de temps prohibé (Avent, Carême) pour la célébration des mariages, ou les indications des bulletins de la Libre-Pensée pour les enterrements civils, peuvent apporter leur lumière.

Sans oublier les sources utilisées ici-même : réflexions spontanées des curés en marge de leurs chiffres de pratique, correspondance des mêmes avec l'évêché, parfois (Paris, 1889) le rapprochement entre la pratique globale d'une paroisse et sa dominante socio-professionnelle si elle est relativement homogène.

ainsi que de nombreuses notations de curés (diocèses d'Angers, de Luçon...) obligent à ne pas les croire immuables. Des évolutions typiques se produisent dans la bourgeoisie (qui, de voltairienne, passe en proportion importante à une condition pratiquante), dans la classe des ouvriers qu'on dirait aujourd'hui « qualifiés » (en 1889, dans la banlieue de Paris, ils se placent en tête des taux de pratique, au moins ceux des milieux populaires), dans le monde agricole (dont l'absence presque totale de pratique dans le Bassin Parisien est attestée par une réputation tenace, et confirmée par les chiffres).

133. Des changements de signification

a. Le phénomène des enterrements civils, qu'il est parfois possible de mesurer en plusieurs époques successives, est d'interprétation délicate : sa signification, d'abord anti-religieuse, a fortement évolué en l'espace d'un siècle. Il en est de même, à un degré moindre, pour les mariages civils.

b. Changement de sens aussi pour les « communions de dévotion ». Vers 1840-1850, Mgr Bouvier, évêque du Mans, entend par là la communion à quelques grandes fêtes. Depuis le mouvement eucharistique promu par le pape Pie X en 1905 et 1910, il faut penser communion mensuelle ou hebdomadaire. Quelques diocèses nous permettent de suivre la montée numérique de cet indice (par exemple Luçon, doc. 85.09), qu'il faut donc savoir interpréter.

134. La permanence des zones culturelles

Le canton, unité territoriale retenue comme base de nos analyses, apparaissant, sauf exception, comme partie prenante d'un ensemble plus vaste, la plupart des dossiers diocésains ont cherché, selon l'intuition fondamentale de *Pratique religieuse urbaine et régions culturelles*¹⁶, des « zones culturelles » plus englobantes. La thèse de l'ouvrage ci-dessus est confirmée par l'ensemble des analyses diachroniques conduites ici. Il y a des zones culturelles, dont le niveau religieux évolue, mais en bloc, à l'intérieur de frontières assez nettement définies, et qui, dans un diocèse, se hiérarchisent entre elles selon un système qu'on voit rarement remis en cause¹⁷.

16. F. Boulard, Paris, Éd. Ouvrières, 1968.

17. Dans cette recherche des zones culturelles, on n'est pas parti de critères religieux, mais de critères profanes, culturels, révélateurs de sociétés différentes : région géographique (ou agricole), zone de dialecte, de mentalité collective spécifique, « pays » historique, et surtout des intuitions expérimentales des observateurs œuvrant sur le terrain. Puis, on a cherché si ces ensembles humains — et lesquels — se maintenaient cohérents et spécifiques à travers l'évolution dans le temps des divers indicateurs religieux. Quelquefois, cependant — démarche inverse — la cartographie par cantons d'un geste religieux a fait apparaître un clivage régional, qu'on a ensuite testé sur les autres gestes religieux en leurs diverses coupes diachroniques. De toute façon, une fois retenue une hypothèse de découpage, celle-ci a été exactement appliquée à toutes les coupes successives des gestes étudiés.

La multiplication des recherches diocésaines a cependant conduit à diversifier les critères constitutifs de ces zones. L'arrondissement, en beaucoup de diocèses, s'est révélé une base opérationnelle. La région agricole, en dehors des aires urbaines, a souvent paru significative. Mais à Paris, c'est finalement l'opposition classique entre les arrondissements de l'ouest et ceux de l'est qui a retenu l'attention. Au Mans, les arrondissements n'ont révélé aucune cohérence religieuse ni non plus les régions agricoles, pendant que l'opposition de deux sociétés, déjà mise en lumière par Paul Bois dans ses *Paysans de l'Ouest*, celle de l'ouest et celle de l'est, apparaissait hautement révélatrice de deux univers nettement distincts, même du point de vue religieux. Au diocèse de Troyes (qui n'appartient pas à ce volume), les régions agricoles, étant entaillées et morcelées par les grandes vallées de l'Aube et de la Seine, ne sont apparues que peu significatives ; mais s'est présenté un autre découpage, qu'on peut suivre à travers toutes les coupes diachroniques : chacune des deux vallées avec ses abords, le Pays d'Othe avec son environnement.

Les tâtonnements de la recherche n'ont donc pas remis en cause l'existence de zones culturelles (accompagnées de leurs particularismes religieux), mais ont conduit à diversifier les critères de leurs bases territoriales.



**ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR
L'IMPRIMERIE CH. CORLET
14110 CONDÉ-SUR-NOIREAU**

**N° d'imprimeur : 8258
Dépôt légal : octobre 1982**

350 F
Novembre 1982